



CLASSIQUES
GARNIER

MICHEL (Pierre), « M. Conche, *Épicure : Lettres et Maximes* ; M. Eyquem de Montaigne, *Essais* ; N. Vrettakos, *L'Enfant du Taygète* ; *Quaderni centro studi internazionale Lionello Fiumi* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série V*, n° 25 - 26, 1978 – 1, p. 117-120

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11823-7.p.0121](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11823-7.p.0121)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1978. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Bibliographie

Marcel CONCHE, *Épicure : Lettres et Maximes*, Ed. de Mégare, 14640 Villers-sur-Mer, 1977.

Les textes d'Épicure (Texte grec et traduction française) présentés par M. Conche comprennent la *Lettre à Hérodote*, la *Lettre à Pythoclès* et la *Lettre à Ménécée* d'une part, les *Maximes capitales* et les *Sentences vaticanes* d'autre part. Ils sont encadrés par un bref *Avant-propos*, une très importante *Introduction* (p. 11-93), des notes explicatives, une abondante *Bibliographie*, des *Index* variés, et la liste des ouvrages déjà publiés par M. Conche. Le lecteur peut donc, à chaque instant, se référer à l'ensemble de l'œuvre d'Épicure et aux principales interprétations qu'elle a suscitées dans l'Antiquité et dans les Temps modernes : M. Conche met à sa disposition une documentation remarquable par sa richesse et sa clarté.

L'*Avant-propos* éclaire la démarche de l'*Introduction* : « La philosophie d'Épicure peut être considérée comme un système à deux foyers. À l'un se place la *Lettre à Hérodote*, qui nous livre, en les démontrant, les vérités théoriques fondamentales, à l'autre la *Lettre à Ménécée*, qui nous fait connaître les conditions de la vie heureuse ». Il situe l'étude par rapport aux travaux récents de M^{me} Geneviève Rodis-Lewis, *Épicure et son école* (1976) et de M. Jean Bollack sur Diogène Laërce et les *Sentences*, *La pensée du plaisir* (1975).

L'*Introduction* se divise en trois parties : la première, la *Méthode de Démocrite*, initie le lecteur à la doctrine atomiste et aux difficiles problèmes qu'elle soulève : les formes atomiques sont-elles en nombre infini ou non ? Quel est le rôle du vide dans la Nature ? Épicure se rendant compte des difficultés rencontrées par Démocrite dans son système, s'en écartera : « Il fera de la sensation le critère de l'être, et il admettra l'homogénéité du réel. » — La seconde, *Épicure : La Méthode du savoir* a pour point de départ un texte de *Sextus* qui distingue deux domaines : celui des *sensations*, où la chose elle-même se montre, et celui des *opinions* qui peuvent être vraies ou fausses. Épicure, selon Diogène Laërce, admet 4 critères de la vérité : les sensations, les anticipations, les affections et les appréhensions immédiates de la pensée. Comment expliquer les illusions des sens ? Une tour carrée vue de loin, paraît ronde ; c'est que la sensation nous fait connaître seulement l'objet présent, alors qu'il y a deux objets, celui vu de près et celui vu de loin. — L'anticipation résulte de l'ensemble de traits communs à la chose réelle : d'après la perception de certains d'entre eux, on suppose les autres. L'association de plusieurs sens, complétée par l'*anticipation* résout la difficulté posée par le bâton plongé dans l'eau, qui paraît

courbe, tout en étant droit. Ainsi « la sensation permet de dire que *c'est*, l'anticipation permet de dire *ce que c'est* ». Aux anticipations s'ajoutent les raisonnements qui procèdent par analogie. Mais si les sensations, envisagés de cette façon, sont toujours vraies, comment distinguer les *opinions* vraies des fausses. Les *opinions vraies* formées d'après certains indices reçoivent *confirmation*. Exemple : « un homme vient ; d'après certains indices, je forme l'opinion : « C'est Platon », Il s'approche : c'est, à l'évidence, Platon. » L'opinion a été confirmée, elle est vraie. Si elle est infirmée, elle est fausse. Les Épicuriens étendent cette méthode de savoir aux phénomènes naturels. C'est, remarque M. Conche « une méthode empirico-rationnelle, parfaitement cohérente, mais, du reste, ni scientifique au sens moderne, ni dialectique. » (p. 39). En effet, elle exclut toute mathématisation et toute exploration nouvelle de l'univers, parce que celle-ci engagerait l'homme dans une recherche infinie contraire à l'acquisition du bonheur. Les progrès incontestables du savoir scientifique marquent les limites de la doctrine d'Épicure. Mais celui-ci avait comme but non la connaissance de l'Univers à venir, mais la conquête d'un bonheur comparable à celui des dieux, quoique mortel. Peut-être n'avait-il pas tort de redouter la curiosité scientifique illimitée. La troisième partie de l'*Introduction, La Méthode du Bonheur* comporte un sous-titre qui en limite la portée : *Commentaire de la Lettre à Ménécée*. Dans une note, M. Conche recommande pour une étude complète de l'éthique d'Épicure, de consulter G. Rodis-Lewis, *Épicure et son école* (1976) et J. Bollack, *La pensée du plaisir*. Néanmoins son chapitre fort étendu (p. 40-90), remarquablement structuré, éclairé par des schémas suggestifs permet de suivre aisément l'enchaînement des arguments d'Épicure, et cela d'autant plus facilement, que les nombreuses références au *De Natura rerum* complètent et commentent le texte d'Épicure. Ajoutons que, depuis l'Antiquité, tous les commentateurs se sont attachés de préférence à cette méthode du bonheur, soit pour l'approuver, soit pour la condamner au nom de la religion. La *Lettre à Ménécée* pose les conditions immédiates du bonheur comme l'absence de crainte, la régulation des désirs, etc... alors que la *Lettre à Hérodote* et celle à Pythoclès insistent sur la condition des conditions, la science de la nature. Tous les hommes cherchent le bonheur, mais pour le trouver, il leur faut pratiquer une philosophie adéquate sans se laisser détourner de cette recherche par d'autres activités : « Nous sommes nés une fois, il n'est pas possible de naître deux fois et il faut n'être plus pour l'éternité... » Inutile donc de gaspiller son temps aux mathématiques et aux arts libéraux ; il faut le consacrer à la *droite philosophie*, grâce à laquelle le plaisir vient en même temps que la connaissance ; chacun doit être à soi-même son propre médecin ; au fur et à mesure que le temps s'écoule le bonheur s'accroît. Par le souvenir, le vieillard peut être plus heureux que le jeune homme, instable et sollicité par les passions.

Mais le bonheur requiert de nombreuses conditions, négatives ou positives. D'abord, écarter la superstition populaire, qui inspire la crainte des dieux. Dans la conception atomique de l'univers, les dieux jouissent de la paix dans l'immortalité, mais ils n'interviennent pas dans les affaires des hommes et ne sont donc pas à redouter. Les sages constituent avec eux une société d'amis. Mais le sage est mortel comme

tous les hommes ; il faut donc le prémunir contre la peur de la mort, du séjour aux Enfers, des peines qui frappent les morts sans sépulture, etc... M. Conche rappelle combien les Grecs étaient attachés aux rites funéraires, à preuve l'exécution des capitaines vainqueurs au combat naval des Arginuses, condamnés à mort parce qu'ils n'avaient pu rendre à leurs matelots les honneurs funèbres. Seul Socrate avait voté contre cette sentence. Selon Épicure, la mort n'est rien, par rapport à nous, puisque le cadavre est privé de sensibilité. L'âme elle-même, étant corporelle, meurt, dissoute dans le non-être pour l'éternité. Cependant la plupart des hommes cherchent à se prémunir contre cette vaine crainte et gâtent leur vie par des remèdes non moins illusoire, la richesse, la puissance et la gloire.

Ces conditions négatives ne suffisent d'ailleurs pas à donner le bonheur : il faut encore régler ses désirs, mener une vie simple conforme à la nature, et pour cela distinguer les désirs naturels et nécessaires comme ceux de la faim et de la soif de ceux qui ont été inventés par une société urbaine corrompue. Il ne s'agit pas de revenir à la vie sauvage des primitifs, mais d'éviter le superflu, le luxe et les plaisirs immodérés. Épicure savait se satisfaire de pain et d'eau. Le sage n'est ni un solitaire ni un misanthrope ; il aime la compagnie de ses semblables et recherche pour ami un homme de bien sous le regard duquel il vit. En toute circonstance il observe la prudence et la modération, respectant les lois et usages de son pays. Dans le domaine de la sexualité, il obéit au besoin naturel de la procréation, mais se garde de l'amour-passion, qui perturbe le jugement, d'où ces *illusions* de l'amour contées par la souriante Eliante dans le *Misanthrope* de Molière. Il lui faut encore savoir endurer la douleur en s'accommodant des maladies et en compensant les maux présents par le souvenir des plaisirs passés. En somme, toute la vie est un apprentissage de la liberté. Le matérialisme d'Épicure n'est pas un déterminisme total. Il ne croit pas que « tout arrive par nécessité ». Il estime, souligne M. Conche que « sans liberté, il n'y a ni progrès intérieur, ni bonheur, ni vérité... » Pour introduire la notion de liberté dans l'universelle nécessité conçue par Démocrite, Épicure a recours à la déviation des atomes, appelée *clinamen* par Lucrèce. Du point de vue doctrinal, c'est assurément un point délicat et qui, depuis l'Antiquité, a suscité mainte contestation. Mais plaçons-nous sur le plan pratique, tout s'éclaire : « Il y a, pour Épicure, une expérience de la liberté, un phénomène « liberté ». Que faut-il entendre par là ? Simplement que l'expérience me montre que, *par moi*, certaines choses arrivent (par ma délibération, ma décision et mon action), qui, sans moi, ne seraient pas arrivées... » (p. 87).

Ces conditions remplies, le Sage possède la non-douleur (*aponia*) dans son corps et le non-désordre (*ataraxie*) dans son âme, ce qui lui procure un équilibre qu'il conservera jusqu'à la mort, et une confiance inébranlable en lui-même. « Sans être un dieu » il est comme un dieu... » (p. 93).

Il ne peut être question de résumer les œuvres d'Épicure traduites et commentées par M. Conche. Le lecteur guidé par son introduction en prendra connaissance sans difficulté, de précieuses annotations prévenant les questions qu'il peut encore se poser. Nous glanerons donc seulement quelques *maximes* et *sentences* qui ne manqueront pas de trouver des échos chez les familiers des *Essais*.

Maximes capitales.

VIII. Aucun plaisir n'est en soi un mal ; mais les choses qui produisent certains plaisirs apportent en bien plus grand nombre les importunités que les plaisirs.

XVII. Le juste est le plus exempt de désordre, l'injuste est rempli du plus grand désordre.

XXVII. De tous les biens que la sagesse procure pour la félicité tout entière, de beaucoup le plus grand est la possession de l'amitié.

Sentences vaticanes.

11. Chez la plupart des hommes, ce qui est en repos est engourdi, ce qui est en mouvement est enragé.

14. Nous sommes nés une fois, il n'est pas possible de naître deux fois, et il faut n'être plus pour l'éternité ; toi, pourtant, qui n'es pas de demain, tu ajournes la joie, la vie périt par le délai, et chacun de nous meurt affairé.

41. Il faut rire et ensemble philosopher et gouverner sa maison et user de toutes les autres choses qui nous sont propres, et ne jamais cesser de proclamer les maximes de la droite philosophie.

52. L'amitié mène sa ronde autour du monde habité, comme un héraut nous appelant tous à nous réveiller pour nous estimer bienheureux.

56. Le sage ne souffre pas plus s'il est torturé que si son ami est mis à la torture.

58. Il faut se libérer de la prison des occupations quotidiennes et des affaires publiques.

77. Le fruit le plus grand de la suffisance à soi-même : la liberté.

79. Celui qui est sans trouble n'est à charge ni à lui-même, ni aux autres.

Épicure, tel qu'il apparaît dans le livre de M. Marcel Conche est bien différent des schémas abstraits présentés dans les manuels élémentaires. C'est un philosophe qui n'oublie pas qu'il est un homme, et que par delà les divergences et les querelles de doctrine, il existe un terrain de rencontre et d'entente entre tous les grands penseurs. Les Montaignistes seront reconnaissants à M. Conche de leur permettre, grâce à son *Pyrrhon* et à son *Épicure* de mieux comprendre pourquoi l'auteur des *Essais* avait cherché et trouvé dans leur morale pratique des réponses à quelques-unes de ses questions.

P. MICHEL.